

Arnold a eu dans son salon toutes les grandes célébrités de son temps. Artistes, peintres, poètes, sculpteurs, musiciens, littérateurs lui ont rendu visite et s'en sont retourné le corps soulagé.

Arnold nous laisse un album d'autographes où fourmillent les pensées les plus fines et les plus pétillantes.

Je choisis parmi quelques unes.

Ah ! oui ! que vous êtes un habile prédicure, monsieur Arnold ! Je suis émerveillé de votre dextérité ; mais que votre album m'a amusé ! Je n'aurais jamais cru que tant de personnes pussent écrire *cor* avec un *p*.

LOUIS JOURDAN.

Comme toi je boitais ; depuis qu'il m'a traité,  
Je marché dans ma force et dans ma liberté !

H. COGNIARD.

Sans la moindre douleur !

Merci de tout mon cor.

LÉONCE (des *Bouffes*.)

Lorsqu'on a passé par vos mains, Arnold, c'est à donner envie d'avoir encore des cors.

HORACE VERNET.

Les corps d'armée ne sont pas les seuls corps qu'on enlève.

Vous me l'avez prouvé, monsieur ; je vous en remercie.

GÉNÉRAL TROCHU.

Vous avez dû avoir entre les mains, Arnold, de bien jolis cors de femmes !

ALFRED DE MUSSET.

Etes-vous pour le divorce ou simplement pour la séparation de cors ?

A. NAQUET.

Ne pas revenir à vous quand on vous a connu !  
Mais il faudrait être un sans cor.

NAPOLÉON III.

C'est surtout de toi qu'on peut dire :

L'âme est tout !

Le cor n'est rien !

V. HUGO.

Je certifie que M. Arnold enlève les oignons aux petits oignons.

JULES FERRY (1858).

Moins vaut le diable au corps

Qu'Arnold aux cors !

COMMERSON (du *Tintamarre*.)

Tu mérites qu'on te décore, toi qui *décor* chaque jour tant de gens !

J. OFFENBACH.

Comme on le voit les hommes les plus illustres dans toutes les branches, sont allés voir Arnold. On rapporte que même les marchands de corail ne voulaient pas se faire enlever leur *cor ailleurs*, et que les musiciens y laissaient toujours leur *cor nel*.

FERNAND.

## LE JOURNALISME.

—Les autres ? dit Harpagon.

Car, dans la démence presque sublime de sa cupidité, il croit fermement que La Flèche a une troisième main, et une quatrième, et une cinquième, et d'autres encore ; il croit qu'il y trouverait l'argent qu'on lui a dérobé, qui lui est dû, qu'il veut ! La foule rit d'entendre cette parole de l'Avare, mais le poète s'en attriste lui aussi, en considérant, grandes ouvertes, les mystérieuses mains distributrices des joies humaines."

Je cueille cette phrase dans un journal parisien, mais c'est dans notre pays surtout que celui que la fatalité, le besoin ou une triste prédestination ont condamné au dur métier de tenir une plume, a le droit de s'étonner de la piètre part qui lui est échue en partage. Il est bien excusable de ne pas vouloir être convaincu que son lot providentiel se borne aux flatteries intéressés qu'on lui décerne.

D'autres ont dit avant moi qu'un journaliste au Canada, est celui qui fait les réputations et les fortunes. Les longues veilles et son travail incessant permettront aux députés de faire à la tribune un étalage de science à bon marché aux commerçants et aux industriels d'arrondir leur ventre et leur fortune. Arrivé pauvre à la fin d'une carrière pénible, il aura peut-être la consolation de recevoir un salut protecteur ou une poignée de main de ceux qu'il aura fait monter au pinnacle.

Dernièrement un de nos écrivains les plus châtés me disait : " que de fois j'ai regretté de savoir l'ortographe. Lorsque j'étais sans pain et sans argent, on me refusait un emploi dans une épicerie, parceque j'avais trop de talent pour m'enfermer dans un magasin."

Un autre journaliste, qui depuis s'est fait avocat, me refusait, ces jours derniers une collaboration en disant : J'ai une trop nombreuse famille pour écrire sur autre chose que sur du papier timbré.

Ces deux anecdotes ne sont pas inventées à plaisir et je ne fais que raconter, en supprimant les détails, ce qui m'a été dit à moi-même.

D'ailleurs, il n'est pas besoin de longs commentaires pour démontrer l'idée que se fait du journalisme, la masse du peuple dans notre pays ; il suffit de rappeler cette réponse typique d'une servante de notre ami Provencher à qui quelqu'un demandait ce que faisait son maître : Je crois bien qu'il ne fait rien ; il écrit tout le temps.

Cette naïve réponse elle ne l'avait pas inventée, non plus.

Ce qu'elle disait là, c'était simplement le résultat de ses observations, de son expérience, de ce qu'elle avait entendu dire dans les différents milieux dans lesquels elle avait vécu.

Il n'en manque pas d'hommes de profession, de commerçants, de gros rentiers pour qui un écrivain est un fénéant, un homme qui ne fait rien, *qui écrit tout le temps*.

J'apprends par l'indiscrétion de certains journaux, qu'il est question en ce moment parmi les nombreux amis de M. J. A. N. Provencher dont je viens de parler, de profiter du vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans le journalisme, pour lui offrir un témoignage d'estime qui serait en même temps une reconnaissance de ses longs services.

Celui-là, grâce à son large et beau talent, à ses connaissances solides et variées a pu échapper à bien des misères. Il n'a pas, comme bien d'autres, parcouru étape par étape le douloureux chemin de croix, qu'au Canada on appelle la carrière d'un journaliste.

Trop fier pour avoir de la vanité, il dédaigna les petits triomphes éphémères, les polémiques oiseuses et personnelles, et aujourd'hui encore relativement jeune et dans toute la vigueur de son beau talent, il est arrivé à une supériorité incontestée.

Faisant de sa profession un art et non un métier, il a évité bien des désenchantements et bien des moments amers. Trouvant des consolations dans le travail et le devoir, et n'en désirant pas d'autres il a réalisé le rêve d'être un homme de lutte et en même temps n'avoir que des amis.

Ceux à qui revient l'honneur d'avoir conçu ce projet, ont eu une belle et généreuse idée, mais leur tâche est lourde. Seront-ils compris de la masse de leurs concitoyens ?

Le niveau intellectuel de notre peuple est-il assez élevé pour donner à cette démonstration le

caractère général qu'elle devrait avoir ? Nous le voudrions, mais sans l'espérer.

Comme nous le disions en commençant, les Canadiens préfèrent applaudir les personnalités tapageuses que le vrai mérite : pour eux l'admiration n'est due qu'aux tripoteurs ou aux lanceurs d'affaires.

HOP.

## APRES LE MARIAGE.

Une femme qui sort de son rôle perd tous ses avantages. Faire aimer le foyer domestique, l'embellir, de sorte que son mari la quitte à regret, y revienne avec bonheur : tel doit être l'objet de ses soins.

Une chose que l'éducation actuelle laisse trop oublier aux femmes, c'est qu'elles sont faites pour le gouvernement domestique. L'ordre de la maison, le bien-être de la famille, l'agrément de l'intérieur : voilà leur part de la tâche dans laquelle l'homme a les affaires extérieures et le travail. Les mœurs du foyer domestique s'en vont. Nos jeunes femmes, beaucoup, du moins, ne savent plus rien faire en ménage ; elles savent s'occuper de choses futiles.

On croit avoir tout fait quand on a fait apprendre le piano à une fille. Cet instrument est devenu une véritable peste. C'est le cauchemar perpétuel de la société. Qu'une femme sache chanter et jouer agréablement un morceau est d'un grand charme pour un mari. La musique est un art délicieux, fait pour bercer l'âme après les fatigues du jour. Mais il faut qu'une femme sache faire autre chose.

Que voulez-vous que devienne le mari d'une virtuose qui ne sait pas mettre le pot au feu, reprendre son linge et mettre de l'ordre dans son ménage ? Aimera-t-il longtemps une telle femme ? Si elle fait de son art une passion, il lui faudra des admirateurs. A la longue, un mari se fatigue d'admirer.

L'amour propre de la virtuose s'agite dans le vide, alors on va dans le monde où on l'amène chez soi ; on se fait un cercle d'hommages, et le mari, s'il aime sa femme, s'offusque ; il finit par trouver ridicule ce rôle de mari constitutionnel qu'on lui fait jouer, car il ressemble à un mari de reine d'Angleterre, au conjoint d'une maîtresse d'école, à l'époux d'un bas-bleu. Il ne peut s'arranger d'un semblable rôle, s'il a du cœur. C'est la femme qui le présente. On dit de lui : c'est le mari de Madame une telle, pourvu qu'il se laisse faire, pourtant. Beaucoup parlent haut, intiment leurs volontés, et voilà un ménage désuni, une femme malheureuse pour n'avoir pas su devenir bonne à quelque chose.

Jeunes femmes, sachez vous faire apprécier par des qualités solides. Résumons nos préceptes.

La femme doit obéir, faire céder son opinion, sa volonté. Elle a droit de conseils, elle a le droit de remontrances, elle ne doit pas commander, la persuasion, c'est la puissance.

A l'homme les affaires, à la femme le soin de la maison. Le mariage est un état où les obligations sont mutuelles, où les sacrifices sont réciproques. Les femmes ont besoin de plaire à leurs maris, il ne faut pas qu'elles négligent ce soin. Egalité d'honneurs, douceur constante, point de scènes, point de drame, point de jalousie, accomplissement exact des devoirs de maîtresse de maison.

Il faut que les époux sachent mutuellement supporter leurs défauts, qu'ils se fassent toutes les concessions nécessaires. C'est un grand talent pour corriger sa position que de savoir l'accepter telle qu'elle est. Il faut tirer de toute chose le meilleur parti possible. On doit, pardessus tout, comprendre qu'on ne peut pas modifier complètement un caractère, et qu'il vaut mieux le savoir supporter que le heurter sans cesse.